

Alain Duhamel

de l'Institut

Journal d'un observateur



Journal
d'un observateur

Du même auteur

- Grandeur, déclin et destin de la V^e République. Un dialogue*, avec Édouard Balladur, Éditions de l'Observatoire, 2017 ; Perrin, « Tempus », 2018.
- Les Pathologies politiques françaises*, Plon, 2016 ; Perrin, « Tempus », 2017.
- Une histoire personnelle de la V^e République*, Plon, 2014 ; Points, 2015.
- Portraits-souvenirs. 50 ans de vie politique*, Plon, 2012 ; Perrin, « Tempus », 2013.
- Cartes sur table*, avec Patrice Duhamel (entretiens avec Renaud Revel), Plon, 2010.
- La Marche consulaire*, Plon, 2009 ; Pocket, 2010.
- Les Prétendants 2007*, Plon, 2006 ; Pocket, 2007.
- Le Désarroi français*, Plon, 2003.
- Derrière le miroir : les hommes politiques à la télévision*, Plon, 2001.
- Une ambition française*, Plon, 1999 (Prix du livre politique).
- François Mitterrand. Portrait d'un artiste*, Flammarion, 1997 ; J'ai Lu, 1999.
- La Politique imaginaire. Les mythes politiques français*, Flammarion, 1995 (Prix de l'essai de l'Académie française) ; Folio, 1996.
- Les Peurs françaises*, Flammarion, 1993 (Prix du Mémorial) ; Folio, 1994.
- De Gaulle-Mitterrand. La marque et la trace*, Flammarion, 1991 ; LGF, 1993.
- Les Habits neufs de la politique*, Flammarion, 1989 ; Folio, 1990.
- Le V^e Président*, Gallimard, 1987 ; Folio, 1988.
- Le Complexe d'Astérix. Essai sur le caractère politique des Français*, Gallimard, 1985.
- Les Prétendants*, Gallimard, 1983 ; Folio, 1985.

La République de Monsieur Mitterrand, Grasset, 1982.

La République giscardienne. Anatomie politique de la France, Grasset, 1980.

Histoire du Parti communiste français de 1920 à 1976, avec Jacques Fauvet, Fayard, 1964-1965 ; nouvelle édition revue et augmentée, Fayard, 1977.

Alain Duhamel
de l'Institut

Journal
d'un observateur

L  Éditions de
bservatoire

ISBN : 979-10-329-0007-9
Dépôt légal : 2018, septembre
© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2018
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*Pour France, Arnaud et Valérie,
victimes innocentes de cette trajectoire.*

Avant-propos

Ce matin, j'ai eu 78 ans. C'est la porte de la vieillesse, même si aujourd'hui ce n'est pas encore le grand âge. J'affronte cette perspective sans plaisir – comme tout le monde, je redoute les signes inévitables de la dégradation physique et intellectuelle – mais sans terreur. L'approche de la mort ne m'effraie pas, je l'ai d'ailleurs déjà frôlée de très près et jusqu'ici je ne suis victime d'aucune régression sensible. France, ma femme, est toujours à mes côtés, encore vaillante elle aussi et beaucoup plus drôle que moi. Nous avons, l'un comme l'autre, toujours affiché notre âge qui surprend souvent, preuve de notre résilience. Notre vie de famille est heureuse, avec enfants et petits-enfants dont nous sommes fiers, sans jamais le montrer car nous avons horreur des parents qui vantent leur progéniture comme s'il s'agissait d'une œuvre d'art. Nous sourions de ceux qui, dans notre entourage, cachent le nombre de leurs années à la manière d'un mystère sacré. Nous ne feignons cependant pas d'ignorer qu'au stade désormais atteint la course du temps risque de s'accélérer, voire de s'interrompre inopinément. C'est pourquoi, en célébrant cet anniversaire qui me range parmi les têtes chenuës ou, comme disent les Anglais,

parmi les vieilles badernes, j'ai pensé que le moment était venu de m'attabler et d'écrire mes souvenirs de chroniqueur politique.

Ils ont déjà, bien entendu, traversé tel ou tel de mes livres au hasard d'un récit ou d'un portrait, mais, cette fois-ci, il s'agit d'aller plus loin et plus méthodiquement, de reprendre mes notes, de piller mon journal, de fouiller ma mémoire pour en tirer le mieux possible les scènes, les épisodes, les personnages, bref, les événements que je crois capables d'intéresser qui a la curiosité de notre histoire politique française depuis les débuts de la V^e République. L'avantage de l'âge - il y en a - est que le sentiment de liberté ne cesse de s'accroître, que l'autocensure à laquelle personne n'échappe, sauf les polémistes enragés dont je ne suis pas, disparaît d'elle-même et que l'envie de dépeindre ce que l'on a vécu et observé ne cesse de grandir, comme si l'on redoutait inconsciemment de gâcher une matière politique périssable. D'où ces souvenirs d'un vieux chroniqueur.

Ce qui précède ma vingtième année ne concerne normalement que mes proches. Il faut cependant, par souci d'honnêteté et afin de marquer d'où je viens et pourquoi j'ai tant voulu être non seulement le commentateur mais aussi un mémorialiste de mon époque politique, retracer brièvement la trajectoire et l'empreinte de mes deux premières décennies. Je suis né le 31 mai 1940, véritablement l'une des pires journées de l'histoire de notre pays. L'armée française s'effondrait, le front avait été irrémédiablement percé par les divisions blindées allemandes. Malgré les objurgations du colonel de Gaulle,

Avant-propos

notre triste état-major avait refusé de se doter à temps de leur équivalent. Des millions de civils fuyaient vers le sud l'avancée allemande. Parmi eux, ma mère sur le point d'accoucher et ses parents qui se hâtaient vers Évrecy, un village aux confins de Caen où se trouvait la propriété de famille de mes grands-parents paternels. C'est ainsi que je suis né sous la III^e République expirante, dans la capitale de la Basse-Normandie, puis ai vécu mes premiers mois à Évrecy, dans une maison où s'installèrent quelques semaines plus tard une demi-douzaine d'officiers de la Wehrmacht, leurs ordonnances et, dans le parc, une section de commandement. Ma mère, ardemment patriote et même germanophobe comme beaucoup de Picards marqués par les horreurs et les dévastations des guerres précédentes, s'enfuit avec moi dès qu'elle le put pour Cholet où nous passâmes une bonne partie de la guerre. On peut dire ainsi que je suis né sous le signe d'une histoire tragique.

Mes premiers souvenirs sont d'ailleurs ceux des bombardements qui nous précipitaient vers un abri creusé dans notre jardin où venaient s'entasser deux dizaines de voisins qui, en signe de remerciement, m'offraient quelquefois un carré du précieux et introuvable chocolat. Je contemplais bientôt aussi, claquemuré derrière persiennes et volets, les centaines de véhicules blindés ou transports de troupes de l'armée allemande qui remontaient en toute hâte du sud-ouest vers la Seine. De mon père, médecin-lieutenant qui avait fait la campagne de 1940 entièrement à cheval à la tête d'une ambulance hippomobile, parcourant des centaines de kilomètres

de la Loire jusqu'en Flandre, puis de la Flandre jusqu'à la Loire, je me rappelle surtout le retour, après la capitulation allemande. Démobilisé comme père de famille nombreuse, ce qui lui avait permis d'exercer sa profession durant l'Occupation, il s'était engagé dans la 1^{ère} armée – l'armée de Lattre – dès qu'il l'avait pu, comme il brûlait de le faire depuis qu'elle se constituait. De Lattre était son grand homme. Un jour du printemps 1945, nous avons trouvé une maison au Perreux, dans la proche banlieue est de Paris (une chance à cette époque où les logements s'arrachaient), je vis s'ouvrir la grille du jardin et entrer mon père en uniforme, un chien-loup ramené d'Allemagne à la main. Ma première empreinte durable a donc été la guerre et j'ai toujours pensé qu'au sein des générations qui se succèdent, ceux qui ont connu la guerre, même très jeunes, se différencient nettement de leurs cadets qui y ont échappé.

Ma famille appartenait des deux côtés mais de manière différente à la moyenne bourgeoisie (plutôt Rotary en Normandie, plutôt Lion's en Picardie), avec de l'aisance mais pas de fortune. Négociants abbevillois depuis le Moyen Âge en ce qui concerne ma mère, magistrats, armateurs ou plus souvent officiers du côté de mon père. Mes grands-parents maternels étaient de lignée radicale, libres penseurs, avec des parentés protestantes, mes grands-parents paternels catholiques de stricte observance et conservateurs. Les deux familles ne s'entendaient pas et se voyaient le moins possible. Mon grand-père paternel, un président de tribunal sévère, a été durant la guerre discrètement maréchaliste. Je me rappelle encore parfaitement

Avant-propos

une photographie du chef d'État français de Vichy dans un cadre d'argent, trônant au salon, puis reléguée dans un couloir et finalement remise au grenier. Mon grand-père maternel, au contraire, fut activement résistant, dans le mouvement Libération-Nord. Son appartement, à vingt mètres du Champ-de-Mars, accueillit d'ailleurs plusieurs réunions importantes où François Mitterrand retrouvait Philippe Dechartre au printemps 1944. À la Libération, des communistes aux gaullistes, tout le monde voulait en faire le député pour le 7^e arrondissement de Paris, où il avait passé la guerre, ce qu'il refusa sans hésiter.

Enfant et adolescent, je passais souvent le week-end chez lui, avidement plongé dans de gros livres sur « La guerre du droit » (14-18) et dans *L'Illustration* de l'époque. Le dimanche, on allait parfois à l'esplanade des Invalides rendre visite au char allemand que mon grand-père avait pris d'assaut, exposé en permanence avec quelques autres, avant d'être remplacé par les superbes canons de l'Ancien Régime que l'on peut encore voir aujourd'hui.

J'adorais ces week-ends où l'on allait rituellement au théâtre, au concert, au musée, rarement au cinéma. Mon arrière-grand-mère née sous le Second Empire vivait encore et la conversation roulait souvent sur les trois guerres (70, 14-18 et 39-45). Mon goût de l'histoire est sans doute né là. Mes grands-parents avaient le culte de Briand et de Herriot mais leur héros était le maréchal Leclerc, un Picard comme eux. Ils m'emmenèrent évidemment à ses obsèques. Il y avait là une foule immense et émue. Je partageais cette émotion mais je n'aimais pas la foule, même disciplinée et respectueuse comme cette